

**ARCHIVES HISTORIQUES
DE LA SAINTONGE ET DE L'AUNIS**

MÉMOIRES ET DOCUMENTS

I

DIDIER COLUS et ROMAIN de BREMOND d'ARS



**Journal d'émigration de
Pierre de Bremond d'Ars**

Député aux États généraux
3 décembre 1791-31 juillet 1800

Préface

Jacques BOUINEAU

« Le bon goût en matière de préface consiste à s'effacer¹. » S'effacer devant la vie qui jaillit, gommant d'un revers de plume clichés, prêts-à-penser et a priori bien ancrés.

Didier Colus nous a habitués à cela. Déjà dans ses *Lettres à l'émigré*², en n'ayant recours à aucun artifice, aucune dramaturgie suspecte, mais en mettant tout son talent au service d'une cause : sans présupposés, sans obliquité idéologique, celle de redonner vie à une famille qui s'est trouvée un jour du mauvais côté de l'Histoire. À des hommes et des femmes qui ont sacrifié dix ans de leur vie pour défendre leur foi, leurs croyances, et ce qu'ils étaient persuadés être leur honneur. Comme en retrait de son héros, Didier Colus n'intervient, à travers notes et avant-propos, que pour souligner un trait, relever une anecdote, mettre en perspective un rapprochement d'idées. Ainsi, dans une composition, le peintre s'efface-t-il derrière l'*historia* qu'il nous conte afin que nous allions à sa suite, si nous le voulons. Le récit que notre historien met ainsi en scène n'est pas le sien. Il n'a fait – et c'est beaucoup ! – que transcrire, annoter, débroussailler le récit d'un temps où la surveillance universelle contraignait à brouiller toutes les pistes jusqu'à ne plus se comprendre soi-même. Il donne à voir au lecteur un univers souvent fantasmé, incertain, fluctuant, faisant alterner espoir et renoncement. Il restitue dans toute sa pureté l'émotion et l'incertitude de ceux qui ne savaient jamais de quoi le lendemain serait fait.

Car le *Journal* que Didier Colus donne au public aujourd'hui est unique en son genre. On dispose certes de documents publiés ici ou là, il existe sans doute encore des placards où dorment des pages inédites, mais où trouver un trésor si complet, si absolument en prise avec le moment vécu ? Car, point essentiel, il ne s'agit pas ici de Mémoires – dont chacun sait qu'ils servent avant tout à recomposer l'histoire et à s'y donner le meilleur rôle possible – mais d'un *Journal*, une collection de 3131 jours d'absence croqués sur le vif. C'est toute l'énorme différence entre le reportage en direct et le documentaire. Ici surgit dans tout son éclat et dans toute sa misère la folle épopée de l'émigration française sous la Révolution. Il ne s'agit pas d'un traité, et il n'est donc question que de ce que le scripteur voit, de ce qu'il vit, ou de ce dont il entend parler. Mais nous sommes loin ici du morne compte rendu quotidien

¹ Marc FUMAROLI commente ainsi la magistrale préface (p. 5-14) de l'ouvrage d'Anne-Marie LECOCQ, *François I^{er} imaginaire. Symbolique et politique à l'aube de la Renaissance française*, Paris, Maeda, 1987, 568 p.

² Didier COLUS, *Lettres à l'émigré. Correspondance adressée de 6 décembre 1791 au 21 décembre 1796 à Pierre de Brémont d'Ar, député aux États généraux et à la Constituante, émigré de 1791 à 1800, par Elisabeth, sa femme, Sophie, sa sœur, et quelques contemporains*, Saintes, Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, vol. I, XX, 2020, *Revue de la Saintonge et de l'Aunis*, tome XLIV, 2019-2020, p. 261-271.

d'un bourgeois de province car ce diariste, comme on dit vilainement aujourd'hui, est un oiseau de haut vol.

Issu d'une de ces familles dont la généalogie accompagne la construction de la France, Pierre de Bremond d'Ars, en raison de sa naissance, de son obstination et de son courage, a retrouvé ou rencontré dans son exil bien des acteurs du monde passé ou à venir. La Fayette est de ceux-là. Et déjà le consul perçut sous Bonaparte dans la bouche ou sous la plume de quelques-uns. Ou plutôt de quelques-unes...

Ses interlocuteurs sont en effet souvent des femmes : la comtesse de Tessé, la marquise de Montagu, la comtesse de Mornac, Anna Valetton, l'épouse du notaire de Rotterdam qui l'accueillit un jour comme précepteur de ses enfants, alors qu'il dérivait sur les plaines de la Flandre occidentale. Tous ceux qu'il croise, révoltés, abasourdis ou résignés, cherchent eux aussi un sens à ce monde qui s'effondre sous leurs yeux. Et, de leur désarroi, naît la conscience du goût et du prix des choses, cette « saveur propre au réel » dont Marc Fumaroli parle si bien.

À présent qu'elles ont été révélées, contextualisées, ciselées avec la finesse de celui qui sait donner du volume au monde, s'écarter des a priori, déjouer les impasses, voir le dessus des cartes tout en en devinant le dessous, une évidence s'impose : force est de constater que ces lignes ne présentent pas le récit convenu que l'on s'attendait sans doute à trouver, tant est manichéenne la présentation de certains épisodes historiques généralement proposée par l'école et les médias. Elles offrent au contraire l'esprit de mesure, de doute et d'intelligence, la lumière qui restera l'honneur du XVIII^e siècle.

Certes, Pierre de Bremond d'Ars est un aristocrate. Et, fait plus rare, un aristocrate finement lettré. Dépourvu de toute suffisance, ce trentenaire¹ sensible possède l'élégance, la culture et l'aisance de son milieu. Quand l'ancien député aux Etats généraux qu'il a été erre dans la nuit glaciale en quête d'un quignon qu'on ne lui jette pas toujours, qu'il se satisfait d'une botte de foin ou d'une porchetie pour combattre le terrible hiver de 1795, quand il sait, pour vivre, se faire maître de latin et de mathématiques, recruteur de soldats, débitant de tabac, il retrouve l'ascèse de la noblesse des origines, celle du premier moyen-âge, et offre avec dignité et modestie une formidable leçon de vie. Pour autant, ce numismate passionné ne se cisèle pas un profil de médaille, même s'il se dit que peut-être ses descendants parcourront un jour ses lignes ; il rend compte avec une concision lucide et éclairée de ces moments tous uniques qu'il a partagés avec tant d'autres, et qu'on ignorerait évidemment sans lui.

C'est ce qu'il dit du monde des Saintongeais en exil vaut pour les autres. L'exil est une prodigieuse pierre de touche à l'aune de laquelle chacun mesure ce qu'il est, et pourquoi pas ce qu'il vaut. Quand on est rejeté et qu'on s'est soi-même rejeté en se lançant sur les routes au nom du « rigoureux point d'honneur » cher à Cornille, on cherche par instinct à reconstituer une troupe familière, on dirait aujourd'hui une communauté. Très vite, Pierre de Bremond d'Ars devient dans la tourmente le phare de ralliement des Saintongeais.

¹ Il a 31 ans à son départ en émigration.

Mais l'exil n'est pas seulement le fait des nobles, loin s'en faut. Or, parmi les surprises que ces pages nous révèlent, nous découvrons que la noblesse ne porte pas sur la roture un regard aussi dédaigneux qu'on le croyait. Peut-être parce que la misère rapproche et qu'il faut un grand choc pour prendre conscience, cette noblesse émigrée évoluant sous nos yeux considère tel manant pétri d'humanité comme infiniment plus noble que tel duc avili. Certes, la *Correspondance* nous le démontre, Pierre de Bremond d'Ars, avait lu les philosophes et partageait volontiers les idées des Lumières. Mais lesquelles ? C'est Voltaire, il ne faut pas l'oublier, qui écrivait à Damilaville : « Ce n'est pas le manœuvre qu'il faut instruire, c'est le bon bourgeois, c'est le peuple des villes¹ ».

Notons enfin que, même chef d'une des meilleures familles de Saintonge, Pierre de Bremond d'Ars est un rural ou quasi. Saintes, quoique devenue préfecture, est une petite ville, et la campagne n'est pas loin. Il y possédait un vaste domaine à Dompierre-sur-Charente et sa femme une petite propriété à La Chapelle-des-Pots, village dont il sera maire après son retour d'émigration, et où il sera enterré, accompagné des paysans qui l'aimaient. Mieux que d'autres, élites hors-sol, un grand seigneur aux pieds enfoncés dans la terre comprend le menu peuple et sait échanger avec lui, avec ses mots et ses valeurs.

Si le monde de l'émigration française au temps de la Révolution appartient bel et bien au passé, les routes de l'exil débordent aujourd'hui de pauvres hères en déroute, riches de leur seule espérance de survie. Mais sur ces migrants d'aujourd'hui, l'auteur du *Journal* possède un grand avantage. Il est français et, d'un bout à l'autre de l'Europe, tout ce qui compte un tant soit peu s'honore alors de pratiquer notre langue. Français, Pierre de Bremond d'Ars est partout presque chez lui.

Voici un homme, de plus, qui sait regarder choses et gens. Par bien des aspects son témoignage rappelle le Montaigne du *Journal de voyage en Italie*. Même curiosité attentive, même humanité du regard, même générosité envers ceux qu'il croise ou qui marchent avec lui. Il a su donner un peu quand il n'avait presque plus rien, et il n'a jamais abandonné ceux, un peu plus jeunes que lui, qui l'appelaient à l'aide, comme en témoigne par exemple l'affection douloureuse avec laquelle il a soutenu jusqu'au bout le jeune Mornac. Il aura pourtant bien souffert des indécrottes de certains qu'il a aidés à toute force, malgré sa propre précarité et dont, par charité, je tairai dans cette préface les noms encore aujourd'hui portés...

Il fallait donc à Didier Colus mettre en œuvre non seulement le talent de l'archiviste et du paléographe, mais aussi la méticulosité de l'historien et l'intelligence du cœur, celle de l'honnête homme, telle qu'il la révèle dans chacun des travaux qu'il nous propose.

Il est précieux qu'un texte comme celui-ci, dans les moments difficiles que nous traversons, fasse mentir Gramsci. L'heureuse rencontre de la plume d'oie

¹ Lettre à M. Damilaville (1^{er} avril 1766)

(https://www.herodote.net/Voltaire_psa_ni_telemat_que.ca_article-1521.php)

du comte de jadis et de la souris d'ordinateur du chercheur d'aujourd'hui nous démontre que, parfois, même quand l'ancien n'est pas mort et que le nouveau n'est pas encore advenu, le monde n'est pas peuplé uniquement de monstres.

Au bout de cent trois mois d'exil, l'exilé saintongeais regagne le pays, que les promesses de Bonaparte ont rendu à nouveau presque accueillant. Il retrouve Elisabeth, sa femme chérie. Josias, son fils aîné adolescent, Théophile, qui sera un jour général, et le petit Jules qui n'avait pas deux ans à son départ. Et sa sœur bien-aimée, la si fidèle, si farouche amie Sophie, ex-chanoinesse de Metz. La parenthèse se reforme.

Pour autant, assure Romain de Bremond d'Ars, son descendant à la septième génération et heureux propriétaire du manuscrit, le député-émigré-maire Pierre de Bremond d'Ars aura encore des choses à nous dire, car il a écrit bien d'autres pages. A découvrir...

Jacques BOUINEAU

Professeur émérite d'histoire du droit



Première page du Journal d'émigration

Député de la noblesse de Saintonge aux États généraux, Pierre de Bremond d'Ars émigre à 32 ans, laissant à Saintes femme, sœur et enfants. Il croit partir pour trois mois et ne reviendra qu'au bout de dix ans...

Avant d'être un émigré, ce jeune Constituant est un homme des Lumières, lecteur des philosophes, mais fidèle au roi, sceptique quant à la nature humaine et pourtant idéaliste.

Coblence, Valmy, Liège, Maastricht, Rotterdam, Hambourg. L'amour fou (et réciproque) qui l'unit à sa femme, Élisabeth, résistera-t-il à une telle épopée ?

La plume de Pierre nous révèle quotidiennement un extraordinaire chemin initiatique, l'aristocrate raffiné devenant pour manger précepteur de latin, recruteur de mercenaires, marchand de tabac. Manquant périr dix fois, couchant dans des granges ou dans des palais, les « carnagnoles » aux trousses, il survit, avec pour compagnons de misère tous les grands noms de Saintonge et de France.

Le *Journal* dévoile une face trop souvent méconnue de la grande Histoire, où évoluent des personnages célèbres de premier plan (La Fayette), d'autres qui le furent en leur temps (la comtesse de Tessé, la marquise de Montagu, la très intéressante comtesse de Mornac) et d'autres encore que Pierre de Bremond d'Ars n'aurait pas imaginé fréquenter un jour, comme Pierre Boutelaud, maire de Cognac. Rencontres inattendues d'univers sociaux très éloignés qui séduiront tout historien, et plus généralement tout curieux de l'aventure humaine.

Pierre de Bremond d'Ars n'a jamais renoncé, n'a jamais renié sa dignité, n'a trahi ni son honneur ni celle qui l'attend en Saintonge. Avec l'écriture pour bouée de sauvetage, comme pour s'agripper à ses propres mots et se convaincre de la réalité de l'existence.

Un de ses descendants, Romain de Bremond d'Ars, est parvenu à éviter à ce précieux document la disparition dans quelque collection privée et en a confié la transcription annotée à Didier Colus, auteur des trois volumes restituant la correspondance.



Mécénat
Martell & Co

Avec le soutien de
Naitre en Saintonge



Issn 1630-5701

Prix : 40 euros